Jean-François SABLAYROLLES, dir., « Néologie
sémantique et analyse de corpus »

Cahiers de lexicologie, 100, 2012, 254 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8741>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8741

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 237-239

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Jean-François SABLAYROLLES, dir., « Néologie sémantique et analyse de corpus » », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8741> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8741>

un savoir-faire complexe et spécifique qui se développe spontanément chez l'enfant, sans effort conscient et sans apprentissage formel, qui s'articule sans qu'il en connaisse la logique sous-jacente, qui est qualitativement le même chez tous les individus et qui est distinct d'aptitudes plus générales pour traiter les informations ou se comporter avec intelligence. C'est ainsi que certains spécialistes de sciences cognitives ont décrit le langage comme une faculté psychologique, un organe mental, un système de neurones et un module de traitement de données, mais je préfère le terme, archaïque je l'admets, d'instinct. Il rend l'idée que les gens savent parler plus ou moins dans le sens où les araignées savent tisser leur toile » (p. 15).

Et l'on reconnaîtra dans ces lignes la force d'une pensée qui fut novatrice à son époque. En effet, comment ne pas reconnaître dans l'écriture de Steven Pinker – que souligne bien ici la traduction de Marie-France Desjeux – une alacrité de pensée susceptible d'emporter immédiatement l'adhésion de ses lecteurs ? Mais, depuis et au-delà ? Composée de treize chapitres, l'ouvrage posait en thèse liminaire que l'homme disposait d'un instinct pour acquérir un art, celui du langage et des langues. Et, après une brillante déambulation à travers les moulins à paroles, le mentalais, les fonctionnements du langage et les mots, le silence, Babel, les bébés, les organes du langage et les « gènes de la grammaire », le big bang, le purisme linguistique, l'auteur arrivait à dégager – conformément aux objectifs du cognitivisme – tout simplement la structure de l'esprit.

Les comptes rendus de l'époque témoignaient de l'impact d'une telle réflexion sur un milieu académique dans lequel se déchiraient des chercheurs aux objectifs et aux ambitions diverses (Ray Jackendoff, André Joly, Ronald Langacker, Sylvain Auroux, Jerry Fodor, etc.), ou se contentaient de s'étonner des idées développées dans l'ouvrage (*Libération*, 27/04/99, accès : http://www.liberation.fr/sciences/1999/04/27/linguistique-selon-steven-pinker-le-langage-est-un-instinct-pas-un-apprentissage-les-genes-de-la-gra_269662, consulté le 27/09/13).

Aujourd'hui, cette ambition magnifique se trouve confrontée à de nombreuses formes de contestation. Une des plus argumentées et des plus fortes est incontestablement celle de Jean-Michel Fortis (« Le langage est-il un instinct ? Une critique du nativisme, de Chomsky à Pinker », *Texto ! Textes et cultures*, 4, vol. 13, 2008, accès : http://www.revue-texto.net/docannexe/file/1870/fortis_le_langage_est_il_un_instinct.pdf, consulté le 27/09/13) parue en 2008 dans la revue électronique *Texto !* qui montre bien comment l'épreuve des faits met

à mal certaines thèses de Steven Pinker, qui n'étaient au fond que des hypothèses ou, pire, des postulats. Ainsi la « découverte » du gène de la grammaire, permettant de poser l'existence d'une grammaire universelle, a-t-elle pu faire plus voir en Noam Chomsky un prophète et en ses disciples des « évangélistes » attentifs, qu'un scientifique à l'épreuve de la réalité des phénomènes. Mais, depuis la publication de récents travaux concernant l'énigme la plus importante de la science contemporaine (Meritt Rühlen, *The Origin of Language: Tracing the Evolution of the Mother Tongue*, 1994, New York, J. Wiley & Sons ; Terrence W. Deacon, *The Symbolic Species : The Co-evolution of Language and the Brain*, New York, W.W. Norton, 1997 ; Peter MacNeilage, *The Origin of Speech*, Oxford, Oxford University Press, 2008 ; etc.), il semble que les débats autour de l'origine du langage aient réinjecté dans le circuit des arguments nouveaux qui remettent en question les postulats brillants de Steven Pinker. C'est pourquoi on accueillera avec plaisir cette réédition au format de poche qui, permettant une plus large diffusion de l'ouvrage, saura stimuler la réflexion sur la question de savoir s'il existe des structures universelles – au sens d'entités autonomes de dépendances internes – du langage, si les fondements de ce dernier sont réellement biologiques et si, par l'existence de gènes de la grammaire, il est envisageable de recréer le langage humain avec ses roueries, ses points aveugles, par l'application de l'intelligence artificielle.

Comme on le voit, l'ouvrage qui a fait date et qui, par conséquent, est aujourd'hui daté, trouve en cette réédition une occasion inédite sinon de surprendre, du moins d'étonner encore des conceptions spontanées moins argumentées du langage, de son origine et de sa nature, qu'il force à justifier :

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Jean-François SABLAYROLLES, dir., « Néologie sémantique et analyse de corpus », *Cahiers de lexicologie*, 100, 2012, 254 p.

De la rencontre des tendances nouvelles en recherche sémantique avec l'intérêt porté aux *corpora* d'étude, que soutiennent globalement les avancées des nouvelles technologies informatiques, est née l'idée de cet intéressante livraison des *Cahiers de lexicologie*. Bien sûr, il n'y a rien de fortuit dans cette rencontre et ce sont d'abord des hommes qui ont impulsé le projet. On trouvera donc les propositions de quatorze acteurs de ce champ de recherche qui tous font preuve à la fois d'originalité, de rigueur dans l'analyse et de conscience critique dans leur souci d'étayer

solidement leur argumentation sur des fondements épistémologiques sains. Il est loin le temps où le sens pouvait se comprendre et s'interpréter sur des bases intuitives à partir de fondements non explicites. Ludwig Wittgenstein pouvait bien dire que les mots n'ont pas de sens, mais n'ont que des emplois et John Ruppert Firth de surenchérir par « *You shall know a word by the company it keeps* » (« Vous devriez connaître un mot par ce qui l'accompagne »), nous n'en sommes plus – heureusement – à l'âge où la sémantique de Michel Bréal avait maille à partir avec l'étymologie et la morphologie lexicale de James Darmesteter. La néologie sémantique affronte aujourd'hui bien d'autres et de bien plus complexes difficultés.

Dans leur introduction (pp. 11-35), Christophe Gérard et Johannes Kabatek balaient en un large panorama toute l'extension problématique du champ couvert par cette dénomination de néologie sémantique. Ils s'interrogent à juste titre sur les bornes de cette dernière. Tout usage conduit-il à une variation néologique ou, inversement, la stabilité du corps de la langue interdit-il l'éclosion singulière d'un hapax néologique ? Cette double interrogation conduit les auteurs à poser la question du format sémiologique de la néologie : si, naturellement, le format élémentaire de la néologie est la lexie simple, il convient, par ailleurs, de ne pas négliger le cas des lexies composées et complexes (non phrastiques) qui soulèvent le problème de la distinction entre *création* proprement dite et simple *innovation*, elle-même dépendante des niveaux de langue, des variations sociolinguistiques et diachroniques. Ayant débrouillé ces *requisits* préliminaires, les directeurs de la publication abordent la question des dimensions du texte interrogeables aujourd'hui (p. 13). « Pour être identifiée et comprise comme telle, toute création verbale fait nécessairement l'objet d'une interprétation située : les co-textes ne sont pas seulement livrés à des fins documentaires, mais aussi parce que de nombreuses créations lexicales nous apparaîtraient sinon hermétiques du moins trop faiblement intelligibles » (p. 26). Intervient ici le point de méthode impliqué par les avancées contemporaines de la fouille de textes et de l'étude sur corpus. En dépit de la diversité potentielle de ces modes d'approche, les auteurs argumentent en faveur de deux grandes approches complémentaires et d'ailleurs entremêlées de la néologie sémantique : d'une part, une approche interprétative qui a besoin du repérage d'indices pertinents et, d'autre part, une approche technologique qui s'appuie sur une implémentation toujours plus fine des logiciels d'analyse. Dans « Extraction automatique et types de néologismes : une nécessaire clarification » (pp. 37-54), Jean-François Sablayrolles pose les

fondements de la réflexion nécessaire à la distinction par la machine des néologismes sémantiques et formels. Les premiers relèvent d'innovations syntactico-sémantiques, d'emplois figurés qu'il reste toujours difficile d'identifier automatiquement. Esme Winter Frömmel (pp. 55-79) étudie le cas des emprunts entre langues dans « Néologie sémantique et ambiguïté dans la communication et dans l'évolution des langues : défis méthodologiques et théoriques ». *People, grappa, flipper*, notamment, lui servent d'exemples grâce auxquels elle peut distinguer entre deux formes d'ambiguïté : l'ambiguïté dans le discours (qui rend si riche l'étude de la langue et si subtile celle des discours) et celle dans le système même de la langue. Dans « Néologie sémantique et néologie catégorielle » (pp. 81-104), Michelle Lecolle envisage de manière circonstanciée et très pertinente la nominalisation d'adjectifs par conversion sous l'angle d'une procédure de néologie sémantique potentielle, ce qui lui permet de clarifier les notions de conversion, trans-catégorisation, distorsion catégorielle dans le cadre conceptuel de la néologie sémantique. Cette partie théorique et métathéorique est suivie d'une application à un corpus d'adjectifs dérivés en *-aire* extrait de la base de données Frantext, dont l'auteure tire l'enseignement que les cas réels de néologie sémantique, plus rares qu'il n'y paraît, exposent une valeur nominale nouvelle opérant comme désignateur stable d'une classe sémantique sociolinguistiquement pertinente. L'article rédigé en allemand (mais traduit par Antoine Aufray) par Lothar Lemnitzer « Mots nouveaux et nouvelles significations : que nous apprennent les mots composés ? » (pp. 105-116) analyse le fonctionnement d'un logiciel allemand de veille en ligne dédié aux néologismes *Wortwarte*. Ce dernier explore quotidiennement un ensemble de textes de presse germanophones et y repère les néologismes formels, mais s'avère dans l'incapacité de cerner l'apparition de nouvelles significations. Toutefois, l'auteur montre que ces néologismes peuvent servir à mettre en évidence les changements sémantiques affectant ces néologismes formels lorsque ceux-ci entrent dans la constitution de mots composés inédits. Ce qui conduit l'auteur, en conclusion, à se demander sous quelles conditions il serait possible de traiter automatiquement ce genre de problèmes. Le temps, sa nature, sa mesure, son impact, étant probablement des questions philosophiques les plus essentielles pour la constitution du sujet fini que nous sommes, Armelle Boussidan, Anne-Lyse Renon, Charlotte Franco, Sylvain Lupone et Sabine Ploux (pp. 117-136) s'attachent à en cerner les contours dans la complexité des phénomènes de néologie sémantique. Dans « Vers une méthode de visualisation graphique dynamique de la diachronie des néologies » (*ibid.*) les auteurs s'appuient sur le

programme ACOM, un des avatars des atlas sémantiques, dont l'objectif est de reconnaître automatiquement les modèles organisationnels des contextes, pour développer une extension qui permettra de filtrer objectivement et dynamiquement les processus de réorganisation structurale de la polysémie d'un terme dans le temps. Dans « Propositions pour la détection automatique de la néologie sémantique » (pp. 137-159), Coralie Reutenauer revient sur la difficulté de traiter automatiquement les faits de la néologie sémantique. S'inscrivant dans la mouvance rastériiste des études de sémantique textuelle, et appliquant la méthode d'analyse sémiq à l'adjectif « toxique », elle propose une procédure informatisée de repérage mettant en jeu une annotation de corpus en traits sémantiques qui permet de repérer des faits de néologie sémantique. Comme en tout fait d'annotation du corpus, la difficulté relève des principes épistémologiques guidant cette annotation. C'est-à-dire, en fin de compte, de l'homme derrière la machine. Anne Condamines, Nathalie Dehaut et Aurélie Picton (pp. 161-184) reviennent sur « Le rôle du temps et de la pluridisciplinarité dans la néologie sémantique en contexte scientifique. Études outillées en corpus » et proposent à l'examen un corpus scientifique donnant lieu au repérage d'indices quantitatifs, formels (variations comprises) et environnementaux. En traitant du projet DORS élaboré au Centre national d'études spatiales (CNES) et des recherches sur l'exobiologie (origines de la vie sur terre et possibilités de sa réalisation en d'autres lieux), les auteures mettent en évidence l'importance de l'évolution du temps et de la pluridisciplinarité dans la construction de l'interprétation néologique. Enfin, Sylvain Loiseau – « Un observable pour décrire les changements sémantiques dans les traditions discursives : la tactique sémantique » (pp. 185-201) –, met l'accent sur la particularité du signifié ou de l'emploi de certaines unités lexicales à dépendre de leur position dans le texte. En utilisant les mesures d'attraction lexicale sur un corpus d'articles de journaux (norme sociolectale) et sur un corpus d'essais philosophiques (norme idiolectale), il étudie ces variations d'emploi en soulignant que les modèles actuels de contexte sémantique demeurent trop simples et demandent à être approfondis.

Comme on l'aura pressenti, l'ensemble de ces contributions est d'un haut niveau heuristique et l'on se réjouira que ces recherches soient étayées par des analyses concrètes de *corpora* en général bien choisis. Sémantique et néologie n'ont pas fini d'entretenir un dialogue complexe mais fructueux aussi bien pour le morphologue, que le lexicologue, le sémanticien et l'historien de la langue. Enfin, deux articles hors thématique complètent la livraison et traitent d'aspects de la lexicographie portugaise du XVIII^e siècle. Ana Margarida Borges (pp. 203-218) étudie les

dictionnaires de Pedro Jose da Fonseca qui, globalement, constituent une réponse au besoin de renouvellement et d'accroissement de la scolarisation de l'époque. Ou de cohésion textuelle, comme le fait Ramona Paua avec « L'expression de l'anaphore dans la presse économique » (pp. 219-233). Parfaitement documenté, soigné dans sa réalisation matérielle, ce volume des *Cahiers de lexicologie*, indépendamment des positions que chacun peut avoir en face du recours au traitement informatique des données langagières, propose un état des lieux intéressant d'une réflexion en devenir qui ne cesse de soulever quantité de problèmes auxquels n'aurait guère songé une conscience plus affine avec des traitements empiriques. Et c'est bien là son plus grand et remarquable mérite.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Jacky SIMONIN et Sylvie WHARTON, dirs, *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts ?*
Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2013, 434 p.

Un dictionnaire, direz-vous, un dictionnaire de linguistique, de sociolinguistique plus précisément avec quelques teintures de sociologie linguistique, en quinze articles ! ? Eh bien oui ! Dernière l'apparence surprenante du volume se construit naturellement, grâce à la compétence des directeurs de publication et de la cohorte de leurs 18 autres collaborateurs, un ouvrage qui peut prétendre au titre de dictionnaire même si son organisation ne répond que de loin à l'ordinaire listage des œuvres lexicographiques. Comme l'expliquent les auteurs, c'est en quelque sorte la nature même de l'objet dont ils traitent qui a conduit à ce choix.

En effet, la sociolinguistique de contact ne cesse de remettre en question la légitimité épistémologique d'une linguistique fondée sur la rationalité européenne des Lumières, laquelle ne peut envisager d'étudier scientifiquement que des données stabilisées. Or, le contact linguistique croisant les diversités sociologiques (ethniques, culturelles, etc.) met en évidence à chaque instant l'instabilité des observables qui impose de revenir sur la configuration idéologique de l'observatoire à partir duquel se réalise l'observation et la nature même des observés. À titre personnel, je rappellerai que la position défendue par Antoine Meillet, en 1918, dans *Les langues dans l'Europe nouvelle* (Paris, Payot), bien qu'elle provienne d'un linguiste en tous points éminent, initiateur des études de sociologie linguistique, reproduit spontanément cette idée selon laquelle le langage reste un moyen essentiel d'exercer un contrôle sur les populations et sur leurs relations en les projetant sur des